



MÉTA MOR PHOSE

CONCOURS DE NOUVELLES 2013

CELLULOMORPH'EOSE

STÉPHANIE GOAËR

Je me suis encore assoupie. Aucune nausée au réveil pour une fois. Je n'ai même pas la bouche pâteuse. Simplement la sensation d'être ce que j'imagine un nuage de coton, comme si mon corps entier n'était qu'une informe masse de ouate. Ainsi enveloppée, je n'ai plus mal. Mes membres ne sont plus douloureux. Je tente de me redresser avec précaution pour ne pas réveiller mes maudits rhumatismes.

Un bruissement accompagne chacun de mes mouvements comme si j'étais allongée sur un drap plastifié. Ils ont peut-être glissé une nouvelle alèse sur mon matelas. Ils ont peur que je pissois au lit le jour maintenant ! Tiens, ma couverture aussi a changé. Blanc, tout est blanc. Je ne distingue plus mon bras, je le cherche. Je ne le reconnais plus. Je décide de plier mes jambes. Une montagne blanche se forme devant moi. Mon corps entier est devenu une longue bande de cellulose. Je voudrais toucher mon visage. Tout doit être lisse, si lisse. J'arrive encore à voir tout autour de moi comme si j'avais conservé mes yeux d'avant.

Est-ce cela la démence sénile ? Est-ce mon esprit qui me trahit ? Je ne suis plus rien d'autre qu'un agrégat de ouate avec pour peau une fine pellicule de plastique. Une couche géante d'un mètre cinquante-sept et quarante-deux kilos de cellulose. Suis-je morte transformée en couche ? Pourquoi en couche ? « Elle est morte en couche ! » Si encore j'avais l'âge d'enfanter...

Finir en couche. Tout de même : pourquoi en couche ? Elle ressassait sa vie. Tout juste sortie du ventre de ma mère, elle me langeait. Enfant, je prenais la relève dès que ma mère s'absentait : je changeais mes frères cadets. Quelques années plus

tard, à l'adolescence, je découvrais que devenir femme signifiait encore porter des couches. Seuls moments de répit : mes cinq grossesses et l'allaitement. Mais je ne m'étais pas débarrassée des couches. Oh non ! bien au contraire ! J'avais troqué les miennes contre celles de mes gosses. Enfin la ménopause : j'imaginais un repos bien mérité. C'était sans compter sur les fuites urinaires ! Il n'y avait pas de rééducation périnéale à l'époque. Alors finalement les couches, c'était toute ma vie. Aujourd'hui, comme une seconde peau : la mue du vieux serpent. Un accessoire du quotidien qui avait fini par faire corps avec moi. Rassurant, leur pouvoir hautement absorbant, à tel point que, maintenant, je ne ressens plus rien.

Et ma famille, que vont penser mes enfants en voyant ce que je suis devenue ? Je ressemble à un linceul blanc. Ils n'auront plus à supporter mes rides, mes mains aux doigts crochus et bicornus, ma peau plissée, pendante, abîmée. Livrée prête à déposer dans mon cercueil. Nul besoin de se recueillir devant la vieille couche dans la chambre funéraire. J'avais un peu peur de l'embaumement. C'est réglé ! J'y échapperai. Mon corps ne sera pas froid, seulement doux au toucher. Voici donc ma dernière couche.

La sonnerie du téléphone. Décidément, rien à faire. Je ne suis toujours pas morte.

Mais que se passera-t-il d'ici là ? Comment s'organisera ma vie ? Si j'urine, je serai toute mouillée. Ils ne pourront pas me changer : la couche, c'est moi. Me jeter ? Alors ça, certainement pas ! Je refuse de finir à la poubelle. Mais comment sauront-ils que je suis cette chose ? Je pourrai toujours bouger, me débattre, crier. Est-ce que je peux encore parler ? Elle se mit à chuchoter.

Elle était rassurée. Ils pourront donc encore m'écouter. Alors si je pisse, il faudra me doucher entièrement. Mais après comment feront-ils pour me sécher ? Ils devront me tordre, m'essorer puis me mettre à égoutter. Non, non, non, je suis une couche ! Finie toute la panoplie servie avec la vieillesse. Plus de corps, plus de problèmes d'organes à gérer.

Est-il possible que je rêve ? Je vais me réveiller, retrouver mon vieux corps tout engourdi et endolori. Quitter cette couche et retrouver ce bon vieux partenaire, tout amaigri, épuisé, essoufflé. Retrouver les escarres, ces salopards ! Ils ont commencé leur lent et pernicieux travail, bouffant ma chair, creusant mon corps chaque jour un peu plus. La fin approche. Je préfère cette nouvelle enveloppe même si elle m'effraie un peu. Elle me délivre au moins des douleurs lancinantes, tapes qui attendent de pouvoir resurgir. J'avais oublié combien c'est bon de vivre sans aucune douleur.

Elle divaguait depuis plusieurs heures.

Il est presque dix-neuf heures. Ma fille sera bientôt là. Comment réagira-t-elle ? Si seulement je pouvais me voir. Un miroir ? Dans la salle de bains. Je n'ose pas me lever. Peur, encore elle, de ne pas maîtriser ma nouvelle enveloppe cette fois, de tomber et retrouver mon vieux corps en me fracturant je ne sais quel os. Après une courte délivrance, j'éprouverai encore de nouvelles douleurs. Non. Je vais attendre. Encore.

Elle regardait par la fenêtre. C'était l'automne. Peu importait. Pour elle, il y avait longtemps que les saisons n'existaient plus. Bloquée ici dans cette petite chambre dont elle connaissait

chaque recoin jusqu'à la moindre fissure qui craquelait la peinture des murs.

« Maman ». Ce n'était donc rien d'autre qu'une hallucination. Foutus médicaments. On ne te dit pas quand tu viens au monde combien il sera dur de le quitter, combien ton corps résistera et finira par céder morceau par morceau. Si seulement je perdais la tête mais non : elle est là, intacte ma vieille cervelle, aux premières loges pour assister à ma décrépitude. Et la médecine, toujours là pour rendre service. Elle me maintient en vie un peu plus longtemps mais à quel prix ? La douleur, c'est pour ma pomme. Les médicaments viennent soulager la douleur, accessoirement créent l'illusion mais il y a toujours un moment où je reviens à moi. Désespérée de constater mon état de délabrement, navrée d'être si impuissante. Je n'ai jamais eu la force, le courage.

Accepter de partir, de quitter ce monde pour ne plus souffrir. La belle affaire ! Facile à dire, bien plus compliqué de l'accepter, se résigner à tout abandonner sans certitude. J'envie ceux qui sont si confiants qu'ils peuvent tout laisser sans regret. Mon passage vers... Vers quoi ? C'est bien ça le problème ! Si seulement je savais, cela pourrait peut-être m'aider. « Je vais mourir ». Depuis que j'étais enfermée dans cette affreuse maison de retraite, ma dernière demeure, je répétais souvent cette phrase dans ma tête comme si cela pouvait rendre cette réalité moins pénible. Je me disais que j'attendais mon heure. La nuit, parfois je manquais d'air, un instant je pensais : « Ça y est, mon tour est venu ». Mais non, c'était juste une angoisse qui me terrassait au milieu d'une insomnie. Une terreur dans la nuit et je m'endormais comme une enfant recroquevillée sur moi-même. J'avais peur. Peur de mourir.

Les douleurs commençaient à se réactiver. Je me sentais grimacer. « Ça va maman ? »

Elle m'a ramené ma pâtisserie préférée : un mille-feuilles, encore une histoire de couches... Onctueuses et savoureuses, celles-là. Elle est gentille ma fille. Attentionnée avec sa vieille maman. C'est vrai, j'ai de la chance. Chacun de mes enfants prend encore le temps de venir me voir, de s'occuper de moi.

Un moment, j'ai cru que c'était fini. Mes douleurs, mes vieilles articulations, mon corps tout entier. Je n'étais plus rien d'autre que cette couche. J'étais bien. C'est vrai : je n'ai jamais eu la force, le courage. Jusqu'ici.

« Je veux mourir ». Elle prononça cette phrase pour la première fois. Enfin, elle avait réussi à extraire les mots coincés dans sa gorge depuis si longtemps. « Je suis fatiguée », dit-elle à sa fille. « Tu comprends ? Attendre : chaque jour, la nuit ; chaque nuit, un nouveau jour, qui n'apportent rien de plus à ma vie, sinon augmenter mon ennui et découvrir de nouvelles douleurs dont j'ignorais qu'elles puissent être si intenses. Je n'en peux plus. Je ne ressens plus rien d'autre que la douleur. Je ne veux plus vivre mais seulement mourir et rejoindre ton père. Ne pleure pas ma chérie. Je vous remercie tes frères et toi de venir chaque semaine me voir et prendre soin de moi mais ces quelques heures ne suffisent plus, elles ne me permettent plus de patienter sereinement. Ici, je ne fais rien, je n'ai envie de rien. Je veux partir avant de souffrir davantage. »

« Dis, tu veux bien ? On organisera une dernière réunion de famille. Vous me direz au revoir comme d'habitude, comme si nous allions nous revoir bientôt. Vous m'apporterez juste un tube de somnifères. Vous le glisserez dans un petit sac.

On fera comme si vous l'aviez oublié ce petit sac avec quelques-unes de vos affaires. Parmi elles, ce tube. Mes derniers comprimés. J'en prendrai trop et je dormirai longtemps, si longtemps que je ne pourrai plus me réveiller. Enfin le repos. Partir dans un rêve. Tu vois, ce sera facile. »

Je suis devenue une couche et ça a changé ma vie ou ma mort.

ANNÉLIDES

DOMINIQUE BLAIZE

Alex s'éveilla, mal, la dernière image de son cauchemar collée à la rétine. Il se leva et se dirigea, dans le noir, vers la cuisine.

Il était encore tôt, on était en hiver. Alex appuya machinalement sur le commutateur du salon pour faire la lumière, mais l'ampoule grilla sitôt le contact établi. Dans la pénombre, l'attention d'Alex fut attirée par une tache blanchâtre sur le mur, au-dessus du canapé. Il vit, en s'approchant, que la tache formait relief.

C'était une boule, en fait, de la taille d'un ballon. Comme une énorme groseille à maquereau blanche, encastrée dans la cloison. Il tendit la main jusqu'à la toucher. Elle se rétracta légèrement, comme vivante.

Il toucha une seconde fois, elle creva.

Il retira vivement le doigt qui s'était profondément enfoncé dans la matière molle. Une substance pâle et gluante, comme une sorte de béchamel légèrement translucide, empoissait l'index. Une odeur acidulée lui donna envie d'y goûter. C'était délicieusement tiède et sucré. Il replongea dans l'énorme friandise pour en reprendre un peu, mais ne put terminer la poignée extraite tant cette nourriture était rassasiante. Il se sentit lourd, comme après un repas trop copieux, et se laissa glisser sur le canapé de velours noir. Il ressentait une terrible envie de dormir. Il téléphonerait plus tard au bureau, il trouverait bien un prétexte. A peine allongé, le sommeil le reprit.

Alex fut réveillé par un baiser dans le cou. Un baiser froid. C'était la bête. Un ver démesuré, lourd comme un traversin, pendait maintenant du mur. Instinctivement, Alex s'arracha à la succion du monstre qui remonta alors la tête vers sa blessure pour se suçonner lui-même.

Alex se demandait d'où pouvait provenir un tel prodige. Il lui revint en mémoire un ver blanc entr'aperçu dans un fruit. Une datte, croyait-il. La boîte devait en être grouillante maintenant. Mais il ne put penser plus avant car l'animal, revenant à la charge, lui planta son suçoir dans la bouche et lui injecta une giclée d'un sirop acre qui le replongea dans le sommeil.

Alex rêva qu'il était allongé sous un arbre qui lui paraissait robuste, quand une énorme branche vermoulue se détacha du tronc. La masse molle s'écrasa sur les genoux d'Alex, ce qui eut pour effet de le réveiller en sursaut. Un second ver, plus lourd encore que le premier, venait de se décoller du plafond, y laissant, en creux, une empreinte semi-cylindrique.

La situation avait considérablement évolué. Le sol était entièrement recouvert d'un enchevêtrement de tuyaux mouvants et mous, et la lumière qui arrivait du dehors était celle du soir.

Alex resta un bon moment à observer le tapis luisant et vivant qui s'était formé dans la journée. Tous les vers allaient dans la même direction. Ils devaient être sortis du même mur que les deux autres et se dirigeaient vers le mur opposé. Ils avaient la finesse et la mollesse de tuyaux d'arrosage en plastique mou. Transparents, les reflets qu'ils portaient indiquaient un ciel violacé avec des nuances de rose. Ceux qui avaient atteint le mur tournaient à droite ou à gauche pour le longer. Ils chevauchaient alors les autres, ce qui donnait, par endroits, plusieurs épaisseurs de vers. Tout cela évoluait d'un mouvement lent mais régulier, comme celui qu'Alex pouvait observer à l'intérieur même du monstre qu'il avait sur les genoux, vautré.

L'organisme de la bête s'offrait au regard d'Alex comme le mécanisme d'une montre au boîtier transparent. Il voyait aller et venir des liquides opaques. Un liquide rouge sang progressait

comme le mercure d'un thermomètre, avant de se rétracter lentement.

Alex se débarrassa simplement de son fardeau en le déchirant en deux, par le milieu, ce qu'il fit facilement, rien qu'en se levant. La chair de l'animal n'avait opposé aucune résistance. Il avait d'abord pensé se glisser sous le ver, qui pouvait bien mesurer une quinzaine de mètres. Il aurait fallu en soulever une partie, or, au moindre attouchement, la peau (si l'on pouvait parler de peau, tant c'était fragile) se déchirait, ou plutôt se dissolvait, au contact de la main. Le reste de la chair ne résistait pas plus qu'une gelée encore tiède.

D'ailleurs, Alex eut un espoir, ce fut que les deux parties de la bête se recollassent en se rejoignant sur le canapé après son départ. Ce qu'elles semblèrent effectivement faire. La vitesse de cicatrisation de l'animal devait pallier un peu la vulnérabilité de ses tissus.

Alex dut ensuite patauger, jusqu'à son lit, dans la mélasse clapotante des vers qu'il écrasait à chaque pas de ses pieds nus. Il essuya ses pieds, tout dégouttants et dégoulinants, à son couvre-lit, se coucha et s'endormit en pensant qu'il n'en fallait pas plus pour perdre une journée.

Le lendemain matin, Alex fut tiré du sommeil par la sonnerie du téléphone. Ce qui lui fut un soulagement car un de ses vieux cauchemars l'avait repris. Un cauchemar particulièrement pénible et de plus en plus fréquent. Alex avait la bouche remplie d'une sorte de pâte qui le menaçait d'étouffement. Il avait beau retirer l'amalgame mou à l'aide de ses doigts, il s'en formait toujours plus. Il n'osait pas introduire les doigts trop profondément, de peur de toucher la luette et de vomir. Il se contentait de tirer la pâte vers l'extérieur en essayant de ne pas la briser. De gros

paquets finissaient par se scinder et s'étaler largement sur sa poitrine. Cela collait aux doigts et Alex s'énervait d'autant qu'il sentait venir l'étouffement.

La sonnerie, étouffée, du téléphone durait peut-être depuis un moment lorsqu'il se leva et tenta la traversée de l'entrée. Le tapis blanc et mouvant de la veille avait doublé ou triplé d'épaisseur. Il en giclaît, à chaque pas, un liquide semblable à celui d'énormes cloques.

Le téléphone était recouvert d'un lombric géant. Alex y plongea la main mais la sonnerie cessa. Il se saisit machinalement du combiné recouvert d'une épaisse couche de gelée, puis le reposa, le laissant s'enfoncer mollement dans la blessure du lombric.

Avant de manger, bien qu'affamé, Alex voulait se nettoyer un peu. Les pieds surtout, à cause de la bouillie de vers. Mais il se sentait trop fatigué pour se rendre jusqu'à la salle de bains. Il se contenta d'attraper un rouleau de papier essuie-tout et frotta du mieux qu'il put pour enlever le plus gros. Il décida ensuite de se protéger en enroulant ses pieds de papier propre et en chausstant ses bottes de caoutchouc. Puis il se fit une collation d'une poignée de substance blanche prélevée sur le monstre le plus proche, un ver court et gros, de forme ovoïde, ne dépassant pas un mètre de long. Le goût ne fut pas sans lui rappeler la colle blanche de son enfance, et il put, cette fois, en prendre en plus grande quantité que la veille. Celle-ci devait être plus appropriée au petit déjeuner. Et il sombra dans un sommeil profond jusqu'au soir.

Au bout de quelques jours de ce régime, il sut reconnaître, comme par instinct, le genre de ver qui convenait le mieux pour

chaque repas. Choisir sa nourriture et la consommer était d'ailleurs devenue sa principale occupation, pour ne pas dire la seule, car en dehors des repas il dormait profondément, et en dehors du sommeil il n'avait aucune autre volonté que celle de se nourrir.

Chaque jour l'invasion se faisait plus nette et plus étendue. Les petites pièces cédèrent en premier. Un débarras fut combiné en quatre jours et la salle de bains en huit jours. Alex allait parfois jusque là-bas, chaque voyage constituant l'activité unique d'une journée pleine.

Des strates de vers s'empilaient les unes sur les autres.

Bientôt Alex n'allait plus du tout dans sa chambre. Pourquoi se fatiguer à patauger jusqu'au lit pour retrouver une couche gluante alors qu'il était entouré de gluance. Il se contentait de se hisser, pour dormir, sur le premier meuble venu quand ses forces le lui permettaient.

Il se rendait compte que la bête, multiple et sans cesse multipliée, le tenait totalement sous sa dépendance. Il n'avait plus aucune volonté, et, en aurait-il eu, il se demandait bien comment il aurait pu l'accomplir, vu l'état d'épuisement quasi permanent qui était le sien. Il se sentait devenir peu à peu une grosse larve. Froid, d'abord, puis mou. Cela commença par les extrémités. Un jour, il se rendit compte qu'il lui manquait un pied. Il ne ressentait aucune douleur. Sa jambe gauche se terminait par une frange de chair déchirée. Il se souvint de s'être un jour coincé un pied sous un meuble. Il s'en était sorti en tirant sur la jambe, mais jamais il n'aurait imaginé que c'était l'abandon de son pied qui l'avait libéré.

Quelques jours plus tard, la blessure s'était transformée en moignon rose très propre et très frais. C'était un moignon an-

nelé, comme un gros ver, et Alex comprit qu'il n'irait plus jamais au bureau.

D'ailleurs, maintenant, il se sentait bien chez lui. Il se trouvait en quelque sorte dans son milieu naturel, rampant et ondulant au milieu d'annélides, s'y mouvant avec grâce et sans gêne d'aucune sorte.

Le niveau avait considérablement monté, il atteignait maintenant à mi-murs. Mais il progressait moins vite qu'au début à cause du poids des vers, ceux du dessus finissant par écraser ceux du dessous, qui en profitaiient pour libérer un jus dont se désaltéraient Alex et les autres en se glissant le long du mur. Le problème, pour Alex, était d'arriver à remonter à la surface sans se laisser coincer la tête en bas.

Dans l'ensemble, il progressait facilement au milieu de ses compagnons, se glissant sur leur peau satinée sans risquer de les blesser. D'ailleurs, il se sentait devenir lui-même de plus en plus fragile et donc moins dangereux pour les autres.

Peu à peu, il commença de reprendre goût à la vie. D'abord il dormait beaucoup moins, et ses sens étaient continuellement en alerte. Même s'il pouvait rester quasi immobile des jours et des nuits d'affilée, il sentait la vie monter en lui. Des odeurs sublimes venaient parfois flatter son odorat, le faisant onduler de plaisir. C'étaient souvent des odeurs de pourriture qui l'attiraient. Le temps de les localiser et il commençait son long cheminement en quête de nourriture. Sa transformation était terminée, maintenant il dédaignait la nourriture fraîche et il ne se serait pour rien au monde livré à des activités vermivores sur ses compagnons vivants. A la rigueur, du ver décédé, de temps en temps.

Pour le reste, s'il savait où trouver du comestible dans son

propre appartement, Alex arrivait un peu tard. Les meilleurs endroits avaient été envahis et pillés en premier, pendant qu'il dormait. Il fallait, d'urgence, grappiller de nouveaux espaces. Même si l'odeur ambiante était loin d'être désagréable, on ne se nourrit pas d'odeur. Plus la moindre plante verte décomposée, ni bois, ni papier, ni ordure ménagère... Il ne resta bientôt plus que les murs.

La situation était rendue précaire par la surpopulation, certainement beaucoup plus élevée dans l'appartement d'Alex que dans le reste de l'achélème.

Si Alex arrivait à survivre, c'est qu'il se trouvait au sommet du tas de vers. Mais il commençait à toucher le plafond, et le tas ne s'affaissait plus. Ceux du dessous étaient complètement ratatinés, il ne restait plus aux survivants qu'une seule issue, la fuite.

Cela voulait dire, creuser.

Les plafonds, les murs furent patiemment forés. Le béton, dans lequel Alex n'avait jamais pu planter le moindre clou, s'effritait lentement sous l'action corrosive de sa salive. Et il s'en régalait comme des poudres sucrées et multicolores de son enfance qui laissaient un arrière goût acide dans la bouche.

Après des jours et des nuits de grignotage consciencieux, Alex vit enfin bouger le mur devenu mou. Il arrivait au papier. Il en avala une parcelle, et découvrit l'intérieur de l'appartement voisin.

Le petit jour poignait sur la cité.

Dans l'alcôve qu'il avait creusée et percée, Alex se lova. Un de ses métamères formait boule, et apparaissait, aux yeux mal réveillés des voisins, comme une énorme groseille à maquereau blanche, encastrée dans la cloison.

**Remerciements aux membres du jury
du concours de nouvelles 2013 :**

Laurent Callon nec

Jean-Philippe Déquin

Dominique Desœuvres

Brieux Férot

Sylvie Gonzalez

Serge Le Péron

Marie-Jo Merchez

Fatima Zenati